

TEXTE 1 (SÉANCE 2) : Molière, *Le Médecin malgré lui*, acte I, scène 4

VALÈRE, LUCAS, MARTINE.

LUCAS.- Parguenne¹, j'avons pris là, tous deux, une gueble de commission : et je ne sais pas moi, ce que je pensons attraper.

VALÈRE.- Que veux-tu mon pauvre nourricier ?² il faut bien obéir à notre maître : et puis, nous avons intérêt, l'un et l'autre, à la santé de sa fille, notre maîtresse, et, sans doute, son mariage différé par sa maladie, nous vaudrait quelque récompense. Horace qui est libéral³, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir sur sa personne : et quoiqu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Léandre, tu sais bien que son père n'a jamais voulu consentir à le recevoir pour son gendre.

MARTINE, rêvant à part elle.- Ne puis-je point trouver quelque invention pour me venger ?

LUCAS.- Mais quelle fantaisie s'est-il boutée⁴ là dans la tête, puisque les médecins y avont tous perdu leur latin ?

VALÈRE.- On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord : et souvent, en de simples lieux...

MARTINE.- Oui, il faut que je m'en venge à quelque prix que ce soit : ces coups de bâton me reviennent au cœur, je ne les saurais digérer, et... (*Elle dit tout ceci en rêvant, de sorte que ne prenant pas garde à ces deux hommes, elle les heurte en se retournant, et leur dit*) Ah ! Messieurs, je vous demande pardon, je ne vous voyais pas : et cherchais dans ma tête quelque chose qui m'embarrasse.

VALÈRE.- Chacun a ses soins⁵ dans le monde : et nous cherchons aussi, ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.- Serait-ce quelque chose, où je vous puisse aider ?

VALÈRE.- Cela se pourrait faire, et nous tâchons de rencontrer quelque habile homme, quelque médecin particulier, qui pût donner quelque soulagement à la fille de notre maître, attaquée d'une maladie qui lui a ôté, tout d'un coup, l'usage de la langue. Plusieurs médecins ont déjà épuisé toute leur science après elle : mais on trouve, parfois, des gens avec des secrets admirables, de certains remèdes particuliers, qui font le plus souvent, ce que les autres n'ont su faire, et c'est là, ce que nous cherchons.

MARTINE *elle dit ces premières lignes bas.*- Ah ! que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendar. (*haut*) Vous ne pouviez jamais vous mieux adresser, pour rencontrer ce que vous cherchez : et nous avons ici, un homme, le plus merveilleux homme du monde, pour les maladies désespérées.

VALÈRE.- Et de grâce⁶, où pouvons-nous le rencontrer ?

MARTINE.- Vous le trouverez, maintenant, vers ce petit lieu que voilà, qui s'amuse à couper du bois.

LUCAS.- Un médecin qui coupe du bois !

¹ Lucas s'exprime avec des mots de patois : « parguenne » signifie « mon Dieu » et « guèble », « diable ».

² **Nourricier** : mari de la nourrice.

³ **Libéral** : généreux.

⁴ **Boutée** : mise (familier), fourrée.

⁵ **Soins** : soucis.

⁶ **De grâce** : je vous en prie

VALÈRE.- Qui s’amuse à cueillir des simples⁷, voulez-vous dire ?

MARTINE.- Non, c’est un homme extraordinaire, qui se plaît à cela, fantasque, bizarre, quinquax⁸, et que vous ne prendriez jamais, pour ce qu’il est. Il va vêtu d’une façon extravagante, affecte, quelquefois, de paraître ignorant, tient sa science renfermée, et ne fuit rien tant tous les jours, que d’exercer les merveilleux talents qu’il a eus du Ciel, pour la médecine.

VALÈRE.- C’est une chose admirable, que tous les grands hommes ont toujours du caprice, quelque petit grain de folie mêlé à leur science.

MARTINE.- La folie de celui-ci, est plus grande qu’on ne peut croire : car elle va, parfois, jusqu’à vouloir être battu, pour demeurer d’accord de sa capacité : et je vous donne avis que vous n’en viendrez pas à bout, qu’il n’avouera jamais, qu’il est médecin, s’il se le met en fantaisie, que vous ne prenez, chacun, un bâton, et ne le réduisiez à force de coups, à vous confesser à la fin, ce qu’il vous cachera d’abord. C’est ainsi que nous en usons, quand nous avons besoin de lui.

VALÈRE.- Voilà une étrange folie !

MARTINE.- Il est vrai : mais après cela, vous verrez qu’il fait des merveilles.

VALÈRE.- Comment s’appelle-t-il ?

MARTINE.- Il s’appelle Sganarelle : mais il est aisé à connaître. C’est un homme qui a une large barbe noire, et qui porte une fraise, avec un habit jaune et vert.

LUCAS.- Un habit jaune et vert ! C’est donc, le médecin des paroquets.

[...]

TEXTE 2 (SÉANCE 7) Marivaux, *Arlequin poli par l’amour*, scène 3

LA FÉE, ARLEQUIN, TRIVELIN, *Une troupe de chanteurs et danseurs*

La Fée fait asseoir Arlequin alors auprès d’elle sur un banc de gazon qui sera auprès de la grille du théâtre. Pendant qu’on danse, Arlequin siffle.

UN CHANTEUR, à Arlequin.

Beau brunet, l’Amour vous appelle.

ARLEQUIN, à ce vers, se lève niaisement et dit.

Je ne l’entends pas, où est-il ? (*il l’appelle*) Hé ! hé !

LE CHANTEUR continue.

Beau brunet, l’Amour vous appelle.

ARLEQUIN, en se rasseyant, dit.

Qu’il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR continue en lui montrant la Fée.

Voyez-vous cet objet charmant,
Ces yeux dont l’ardeur étincelle,
Vous répètent à tout moment :
Beau brunet, l’Amour vous appelle.

ARLEQUIN, alors en regardant les yeux de la Fée, dit.

Dame, cela est drôle !

UNE CHANTEUSE BERGÈRE vient, et dit à Arlequin.

Aimez, aimez, rien n’est si doux.

⁷ **Simples** : plantes utilisées comme médicaments.

⁸ **Quinquax** : capricieux.

ARLEQUIN, là-dessus, répond.

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE continue en le regardant.

Ah ! que je plains votre ignorance.
Quel bonheur pour moi, quand j'y pense,

Elle montre le chanteur.

Qu'Atys⁹ en sache plus que vous !

LA FÉE, alors en se levant, dit à Arlequin.

Cher Arlequin, ces tendres chansons ne vous inspirent-elles rien ? Que sentez-vous ?

ARLEQUIN

Je sens un grand appétit.

TRIVELIN

C'est-à-dire qu'il soupire après sa collation ; mais voici un paysan qui veut vous donner le plaisir d'une danse de village, après quoi nous irons manger.

Un paysan danse.

LA FÉE se rassied, et fait asseoir Arlequin qui s'endort. Quand la danse finit, la Fée le tire par le bras, et lui dit en se levant.

Vous vous endormez, que faut-il donc faire pour vous amuser ?

ARLEQUIN, en se réveillant, pleure.

Hi, hi, hi, mon père, eh ! je ne vois point ma mère !

LA FÉE, à Trivelin.

Emmenez-le, il se distraira peut-être, en mangeant, du chagrin qui le prend ; je sors d'ici pour quelques moments ; quand il aura fait collation¹⁰, laissez-le se promener où il voudra.

Ils sortent tous.

TEXTE 3 (SÉANCE 6) Georges Feydeau, Les Pavés de l'ours, Théâtre complet, tome II

Bretel, d'origine belge, est le nouveau domestique de Lucien Féret. Celui-ci, qui veut épouser la fille de Madame Prévallon, un beau parti, s'est vanté dans la scène précédente de ne recevoir chez lui que de « jeunes et jolies femmes ».

Scène IV

BRETEL, MME PRÉVALLON

MME PRÉVALLON, bégayant. Elle est suivie de Bretel qui tient une paire de bottines à la main. - Mo-
o-onsieur Lucien... Fé... erret !

BRETEL, riant.- Ah ! ah ! elle est rigolo aussi, celle-là... (*haut*) Comment est-ce que tu t'appelles ?

⁹ Personnage mythologique et héros d'un célèbre opéra de Quinault (musique de Lulli). Aimé de Cybèle, promis aux fonctions de grand prêtre de la déesse, Atys ne la paie pas de retour car il aime Sangaride. Il en sera puni.

¹⁰ **Collation** : repas léger.

MME PRÉVALLON, *choquée*. - Qué-é-est-ce que vous dites ?

BRETEL. - Comment est-ce que tu t'appelles ?

MME PRÉVALLON. - Impépé-pépé-pépertinent ! Je-e-e-vous dé-dé-défends de me tu-utu-tutu...

BRETEL. -Tutu !

MME PRÉVALLON. - Tutuoyer !... Anno... oncez... Madame de Prépréva-allon !

BRETEL. -Madame de Prépréva-aallon ?

MME PRÉVALLON. - Non, Pré... vallon, butor !

BRETEL. - Madame Prévallon-butor ! ça est égal ! tout ça, ça est pas la peine, sais-tu, Madame... C'est pas toi qu'es sa bonne amie, pour une fois.

MME PRÉVALLON. - Hein ?

BRETEL. -Eh ! bien. M. Ferret, il reçoit que les jeunes et jolies femmes, savez-vous. Tu peux t'en aller !

MME PRÉVALLON. - Hein... coco... coco... omment !

BRETEL. - Oui, coco... coco... mment... allez fort ! allez fort !

Il lui fait signe de déguerpir.

MME PRÉVALLON. - Malalap... malalap... appris... vous direz à M. Lulu... Lucien que je suis affreuse... affreuse...

BRETEL. - Affreuse, oui, Madame...

MME PRÉVALLON. - Affreusement en colère... et que tout est ro-ompu entre nous... A... adieu.

Elle sort.

L'Ours et l'amateur des jardins, Jean de La Fontaine

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon vivait seul et caché :
Il fût devenu fou ; la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés :
Il est bon de parler, et meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
Nul animal n'avait affaire
Dans les lieux que l'Ours habitait ;
Si bien que tout Ours qu'il était
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
Non loin de là certain vieillard
S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était Prêtre de Flore,
Il l'était de Pomone encore :
Ces deux emplois sont beaux : Mais je voudrais parmi
Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu ; si ce n'est dans mon livre ;
De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
L'Ours porté d'un même dessein
Venait de quitter sa montagne :
Tous deux, par un cas surprenant
Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquivier ; et que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux : il sut donc dissimuler sa peur.
L'Ours très mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : Ce n'est peut-être pas
De Nosseigneurs les Ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte ; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
Et bien qu'on soit à ce qu'il semble
Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disait pas deux mots
L'Homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours allait à la chasse, apportait du gibier,
Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur, écartait du visage
De son ami dormant, ce parasite ailé,
Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'Ours au désespoir, il eut beau la chasser.

Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Aussitôt fait que dit ; le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur :
Roide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.